

*Sanskrit-Wörterbuch der buddhistischen Texte aus den Turfan-Funden und der kanonischen Literatur der Sarvāstivāda-Schule*, 10. Lieferung *kukkura/gaṇḍu-praticchādāna*. Bearbeitet von Michael Schmidt und Siglinde Dietz. pp. I–III, 81–160. DM 54.00.

Le dixième fascicule achève la lettre k (pp. 81–153) et contient la lettre kh (pp. 153–158) et le début de la lettre g (pp. 158–160). Comme on peut s’y attendre kṛ et les composés dont kṛta est le premier membre occupent beaucoup de pages (pp. 102–117) et ont dû demander beaucoup de travail aux rédacteurs de ce fascicule. Ils citent soigneusement des interprétations différentes d’une même phrase, par exemple, de *ārādhayati nyāyam dharmam kuśalam* (p. 94b) que Tripāṭhī rendit par ‘Er vollendete die folgerichtige, heilsame Lehre’ mais les traducteurs du Nagaropamasūtra par ‘He (or she) will accomplish the rule, the law, the good’. Il faut certainement préférer cette interprétation. Les rédacteurs citent aussi les différentes interprétations de la même phrase en Pāli par Nyanatiloka, Horner and Woodward. Ils ont rangé cet exemple sous *kuśala* 1 b heilsam, heilbringend; gut, korrekt et non sous *kuśala* 2 n das Gute, etc. Ils semblent donc avoir préféré l’interprétation de Tripāṭhī. Dans l’article sur *kevala* ils signalent le problème de déterminer à quel mot *kevala* se rapporte dans la phrase bien connue *dharmam deśayatiy ādau kalyāṇam . . . svartham suvyañ-jasaṃ kevalam paripūrṇam parisuddham paryavadātam brahmacaryam prakāśayati*. Voir aussi J.W. de Jong, Notes on Lalitavistara, chapters 1–4 (*Journal of the International College for Advanced Buddhist Studies* I, 1998, p. 43).

4 Jansz Crescent  
Manuka ACT 2603 Australia

J.W. DE JONG

Jérôme Ducor, *Le Sūtra d’Amida prêché par le Buddha* (Etudes asiatiques suisses, Monographies, Volume 29). Peter Lang, Bern-Berlin-Frankfurt am Main-New York-Paris-Wien, 1998. 216 pp. sFr 50.00. ISBN 3-906759-50-4.

Le Sūtra d’Amida (Amidakyō) est un texte très populaire en Extrême-Orient dans la version chinoise traduite par Kumārajīva en 402. Le texte sanskrit (le petit Sukhāvativyūha) fut publié pour la première fois par Max Müller en Avril 1880 dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, pp. 153–188 (des tirés-à-part portent la numérotation pp. 1–36).

*Indo-Iranian Journal* 42: 257–260, 1999.

Il en existe aussi une traduction tibétaine faite dans le premier quart du neuvième siècle.

Il y a de nombreuses traductions en langues occidentales mais comme le remarque M. Ducor il manquait à ce texte une étude qui le replace dans la perspective des riches interprétations qu'il a suscitées auprès de quelques-uns des plus grands maîtres de Chine et du Japon. M. Ducor a bien profité de son séjour au Japon pour étudier l'exégèse sino-japonaise de ce texte et sa transmission dans l'Extrême-Orient. Il présente une traduction abondamment annotée de la traduction de Kumārajīva (pp. 49–95). Dans l'introduction il donne des renseignements sur Kumārajīva et la traduction qui a été transmise dans deux traditions scripturaires, celle des Canons, la version contenue dans les éditions complètes du canon bouddhique imprimées en Chine et en Corée, et celle de la vulgate qui depuis des temps anciens a été suivie au Japon et qui semble remonter à Shandao (613–681). Il n'y a qu'une seule différence entre les textes de ces deux traditions, voir pp. 115–116. Dans l'aperçu doctrinal M. Ducor étudie la nature de la Terre Pure, la naissance dans la Terre Pure et la méthode pour naître dans la Terre Pure. Les sources paliées distinguent trois sortes de champ de Buddha: le *jātikkhettam* "le champ de naissance", l'*āṇākkhetam* "le champ d'autorité" et le *visayakkhetam* "le champ d'extension". M. Ducor traduit le dernier par "champ de connaissance". Dans sa traduction du Visuddhimagga Nānamoli le rend par "field of scope".

L'aperçu doctrinal donne une bonne idée des interprétations des maîtres chinois et japonais des idées maîtresses de l'école de la Terre Pure. Dans les sections suivantes M. Ducor étudie l'Amidakyō comme un des trois textes de la Terre Pure et le plan du Sūtra.

Dans la deuxième partie de son travail M. Ducor donne des renseignements détaillés sur la version sanskrite, la traduction tibétaine, et les traductions chinoises: les diverses versions de la traduction de Kumārajīva, la traduction perdue de Guṇabhadra et la traduction de Xuanzang. M. Ducor explique la genèse de l'édition du texte sanskrit qui est emprunté à des ouvrages japonais qui contiennent le texte en écriture siddham. Ces explications sont les bienvenues. En ce qui concerne les trois éditions chinoises collationnées dans l'édition du Taishō (Taishō shinshū Daizōkyō) M. Ducor dit que l'édition des Song Méridionaux, XIVe siècle(sic), est aussi dite "Édition de Qisha" (lire Jisha) et renvoie aux travaux de Demiéville. Dans son article paru dans le BEFEO 24 (p. 185) Demiéville dit que c'est l'édition de Hou-tcheou, ou du Tchō-kiang, ou du Sseu k'i qu'utilisèrent comme "édition des Song" les rééditeurs de Tōkyō (c'est-à-dire l'édition parue à Tōkyō en

1880–1885). C’est la même édition qui fut consultée par les éditeurs du Taishō Daizōkyō (pour plus de détails sur cette édition voir volume IV du *Bukkyōdaijiten* de Mochizuki Shinkō, Tōkyō, 1936, Sōzō, pp. 3079c–3080b). Pour l’édition de Jisha M. Ducor renvoie aussi à des travaux de Demiéville et écrit: “Elle avait débuté en 1231, mais elle disparut dans l’incendie de ce temple en 1258. Une nouvelle édition fut entreprise sous la dynastie des Yuan et achevée entre 1307 et 1315.” Voici ce que l’on peut lire dans Demiéville, *Choix d’études bouddhiques* (Leiden, 1973), p. XXXVII (corriger vol. VIII de Taishō en vol. VIII du *Bukkyōdaijiten*): “Cette édition fut gravée de ca. 1231 à 1322, avec une interruption sous le règne de Khubilai (1260–1294): il n’y a aucun colophon entre 1265 et 1297. Le monastère de Tsi-cha, près de Sou-tcheou, avait brûlé en 1258, mais il avait été reconstruit vers 1265 et il ne semble pas que les planches déjà gravées aient disparu dans l’incendie. La gravure fut reprise et complétée au début de XIIIe siècle, etc.” Ajoutons que l’édition de Jisha ne fut découverte qu’en 1929 et rééditée en fac-similé à Shanghai de 1932 à 1935.

L’édition du texte chinois reproduit le texte publié dans la collection japonaise Shinshū Shōgyō Zensho qui contient la vulgate (cf. p. 151). Les manuscrits de Dunhuang ainsi que l’édition de Jisha ne semblent pas encore avoir été utilisés pour une édition critique du texte chinois.

L’édition du texte tibétain reproduit le texte publié en 1931 par Kawaguchi Ekai et Munekawa Shūman. Cette édition utilise trois éditions du Kanjur, celles de Narthang, Derge et Pékin. Pour une édition critique d’un texte du Kanjur on peut maintenant disposer d’un grand nombre d’éditions du Kanjur et il faut espérer voir paraître une telle édition dans l’avenir.

Dans son édition du texte sanskrit M. Ducor reproduit l’édition de Max Müller (Oxford, 1883) avec quelques corrections. Bien que M. Ducor signale que Fujita Kōtatsu a proposé vingt-neuf corrections (p. 107, n. 375) il n’en a guère tenu compte. Ne mentionnons que deux exemples. M. Ducor garde la leçon Śuddhipanthaka alors qu’il faut certainement lire Cūḍapanthaka. Dans sa traduction du texte chinois M. Ducor écrit “Śuddhipanthaka (ou Cūḍapanthaka)”. Un Śuddhipanthaka est inconnu alors que les frères Mahāpanthaka et Cūḍapanthaka sont bien connus. D’après Fujita les éditions japonaises du texte sanskrit en écriture siddham ont Śuḍipanthaka que Max Müller avait changé à tort en Śuddhipanthaka. Śuḍi et Zhuo-li (trad. Kumārajīva) doivent remonter à une forme prakrite. Plus loin dans le texte M. Ducor garde la leçon Jaleniprabho mais dans sa traduction il donne Jaliniprabha. Comme

le remarque Fujita le texte d'Ishiyama a Jaliniprabha et la traduction tibétaine *dra-ba-can-gyi 'od*, i.e. Jālinīrabha.

M. Ducor a ajouté une bibliographie détaillée dans laquelle il donne même les dates de naissance et de décès de plusieurs savants. En ce qui concerne Feer et Foucaux il faut corriger 1830–1910 en 1830–1902 et 1811–1884 en 1811–1894.

M. Ducor a fait un travail très utile, surtout par l'utilisation de nombreux travaux japonais. Toutefois, on ne voit pas pourquoi il faut citer des textes chinois en transcription japonaise comme, par exemple, p. 36: *jinen komu shi shin, mugoku shi tai*, passage dont la traduction donnée p. 69 est à préférer.

4 Jansz Crescent  
Manuka ACT 2603, Australia

J.W. DE JONG

Peter Skilling, *Mahāsūtras: Great Discourses of the Buddha*. Volume II, Parts I & II (Sacred Books of the Buddhists Vol. XLVI). The Pali Text Society, Oxford, 1997. xxvi, 673 pp. ISBN 0-86013-320-6.

In volume 1 (cf. IJ 40, pp. 271–273) Peter Skilling announced a second volume containing an introduction and commentary. The present volume contains parts I and II of volume II. Parts III and IV (commentary and appendices) will follow later. Part I (pp. 1–220) comprises five chapters: 1. Mahāsūtras and Other Sūtra Lists; 2. Mahāsūtra as Rakṣā; 3. Tibetan Mahāsūtras: General Remarks; 4. Translators and Translation; 5. Transmission of the Mahāsūtras in Tibet. Part II (pp. 221–613). Part II is entitled “Introductions to Individual Mahāsūtras”. Skilling points out that the introductions are to be read with the original texts and the Commentary. Of course, a complete view of the entire work will only be obtained after the publication of the translation volume.

When reading this volume one is overwhelmed by the mass of information it contains. Skilling seems to have read not only many Pali and Sanskrit texts but also numerous Tibetan texts not studied before by other scholars. As to Chinese sources Skilling has used existing materials in translation and has been helped by several kalyāṇamitras. If he had examined Chinese materials on the same scale as the Indian and Tibetan materials this volume would probably have been even more voluminous. The bibliography enumerates a great number of secondary publications but does not comprise all those mentioned in the notes.